LE JOURNAL DE LA FRANCE

DE L'OCCUPATION A LA LIBÉRATION

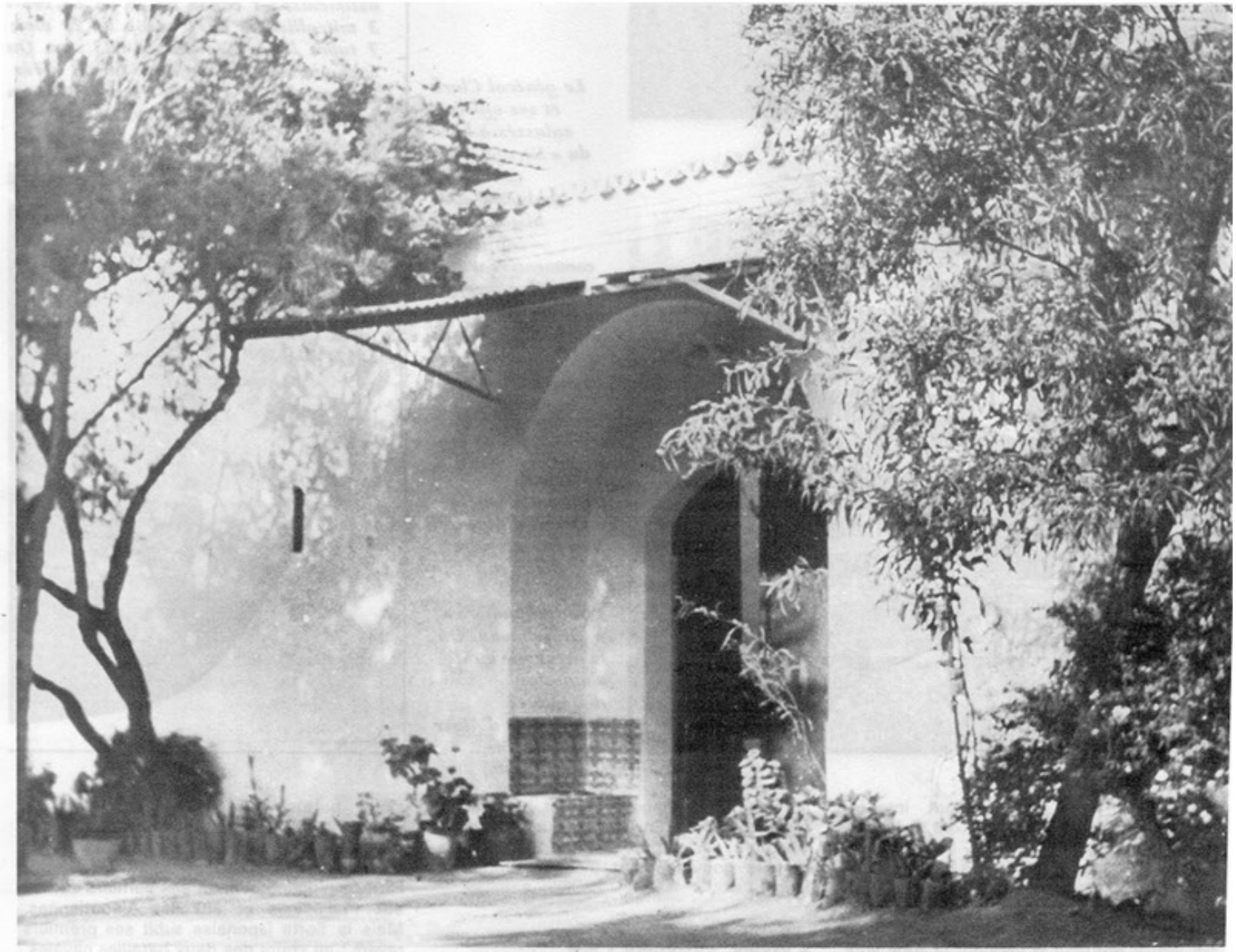
LES ANNÉE 40

L'AFRIQUE DU NORD LIBÉRÉ

UNE PUBLICATION
HISTORIA - TALLANDIER
N° 139 HEBDOMADAIRE
3 F / 30 FB / 3 FS

e gauche à droite, Robert D. Murphy, diplomate américain, Henri d'Astier de la Vigerie, le général Mark W. Clark, le colonel

LE COMPLOT D'ALGER



a ferme de Messelmoun à 20 km de Cherchell où se tient la réunion clandestine franco-américaine dans la nuit du 21 octobre.

L'ÉTÉ 1942 a marqué, pour la France et pour les Alliés, un des tournants décisifs de la guerre, celui où les épreuves aggravent, mais où l'espoir se confirme.

Deux faits nouveaux caractérisent cette période où, de plus en plus cruellement, les français souffrent de la faim et du manque de liberté : le premier concerne la vie officielle, le second la vie réelle du pays.

Dans les milieux officiels, à l'optimisme béat et irritant affiché du temps de Darlan succèdent maintenant de lamentables aveux d'échec. Aux discours enthousiastes sur la révolution nationale font suite des appels en faveur de la « relève », c'est-à-dire du travail en Allemagne.

Quant à la vie réelle du pays, un fait nouveau la domine en cette période : alignement progressif de la zone libre sur la zone occupée.

Jusqu'en avril 1942, les réfugiés qui fuyaient les Allemands ressentaient à leur arrivée en zone sud une impression extraordinaire et totale de délivrance.

A partir du retour de Laval, cette impression s'atténue : l'atmosphère de zone libre se rapproche de celle de zone occupée.

U.S.I.S.

Les officiers américains qui étaien rendez-vous de Messelmoun : de gau droite, le colonel Julius C. Holmes, le général Mark W. Clark, le général Ly L. Lemnitzer et le capitaine Jerau Wright, de l'U. S. Navy.

Oran, concentrer leurs unités en ces deux villes, s'y maintenir et, éventuellement, en partir pour reconquérir tout le reste de l'Algérie et de la Tunisie, abandonnées dans un premier temps à l'invasion de forces allemandes.

Devant ce plan qui ne coïncide pas avec leurs propres préparatifs et qui entraînerait des suites tragiques, les Français réagissent avec vigueur. Rigault répond par un « non possumus » : dans ces conditions, il ne faut pas compter sur le général Giraud.

Le colonel Jousse, déployant ses cartes et ouvrant ses dossiers, montre qu'un débarquement à Alger est indispensable, d'une part en raison de l'importance stratégique et politique de la ville, d'autre part parce que c'est là que les conjurés sont le plus fort et ont le plus de chances que tout se passe pacifiquement.

Clark finit par se laisser convaincre. Nouvelle offensive des Français pour obtenir en second lieu un débarquement à Bône et en Tunisie, afin d'éviter que les Allemands ne s'installent dans la Régence et n'occupent le port de Bizerte.

Sur ce point, capital pourtant, Clark ne veut rien entendre et ne prend nul engagement : c'est sans doute que, sachant les effectifs limités dont il dispose en fait, il ne peut les disséminer en trop d'opérations distinctes.

Quant au commandement en chef, on trouve une formule de compromis, qui d'ailleurs sera désavouée par le général Eisenhower :

Les opérations de débarquement [...] *seront effectuées sous le commandement américain, assisté d'un général français; le commandement suprême sera ensuite transféré aux Français, dès que possible.*

Libellé vague, mais dont il faut bien que les conjurés se contentent.

L'entrevue de Cherchell est terminée et un accord intervenu non sans mal. Mais le plus dur reste à faire : il faut rembarquer les visiteurs dans leurs kayaks, qui les mèneront rejoindre le sous-marin.

La Méditerranée, cette nuit-là, n'est pas complice. Par trois fois elle retourne les embarcations légères et offre aux Américains des bains improvisés. Que faire?

Murphy parle de déguiser ses compatri en civil et de les camoufler dans sa vil Alger.

Heureusement, à une heure du m le vent s'apaise. A quatre heures quin grand renfort de jurons bilingues et de geons, tous les Alliés ont regagné le s marin. Murphy, qui voit dans l'aube s gner ceux pour lequel il a tremblé, ti leçon de l'aventure :

— Il faut que le coup réussisse, dit- parlant de l'opération « Torch »... ; débar c'est peut-être difficile, mais rembarq

A son côté, son vice-consul, Kn opine : ne ressent-il pas déjà, dans oreille, les premières douleurs d'une qu'il a attrapée sur la plage de Cher en persuadant les kayaks de rejoind submersible?

Contre mauvaise fortune, bon cœur...

Transportons-nous, quinze jours tard, le 7 novembre, du côté pair de la cipale artère d'Alger, la rue Michelet, mise depuis lors à d'autres notoriétés.

Dans deux grands immeubles mode tels qu'on peut en voir, à Paris, da plaine Monceau ou dans le quartier d'Au au 26 et au 30, se sont installés pour la les P. C. de la conjuration.

C'est le jour J et l'heure H, ou plutôt la nuit N, car c'est pendant les ténèbres l'opération se joue et qu'Alger, sans férir, va changer d'appartenance.

Les deux semaines écoulées depuis C chell ont rapporté aux Français surpris désillusions. Le 31 octobre, Lema Dubreuil, qui a fait une allée et venue presse à Lyon, pour décider Giraud à ac ter le compromis le concernant, revie Alger, ayant non sans mal vaincu les r tances du chef français.

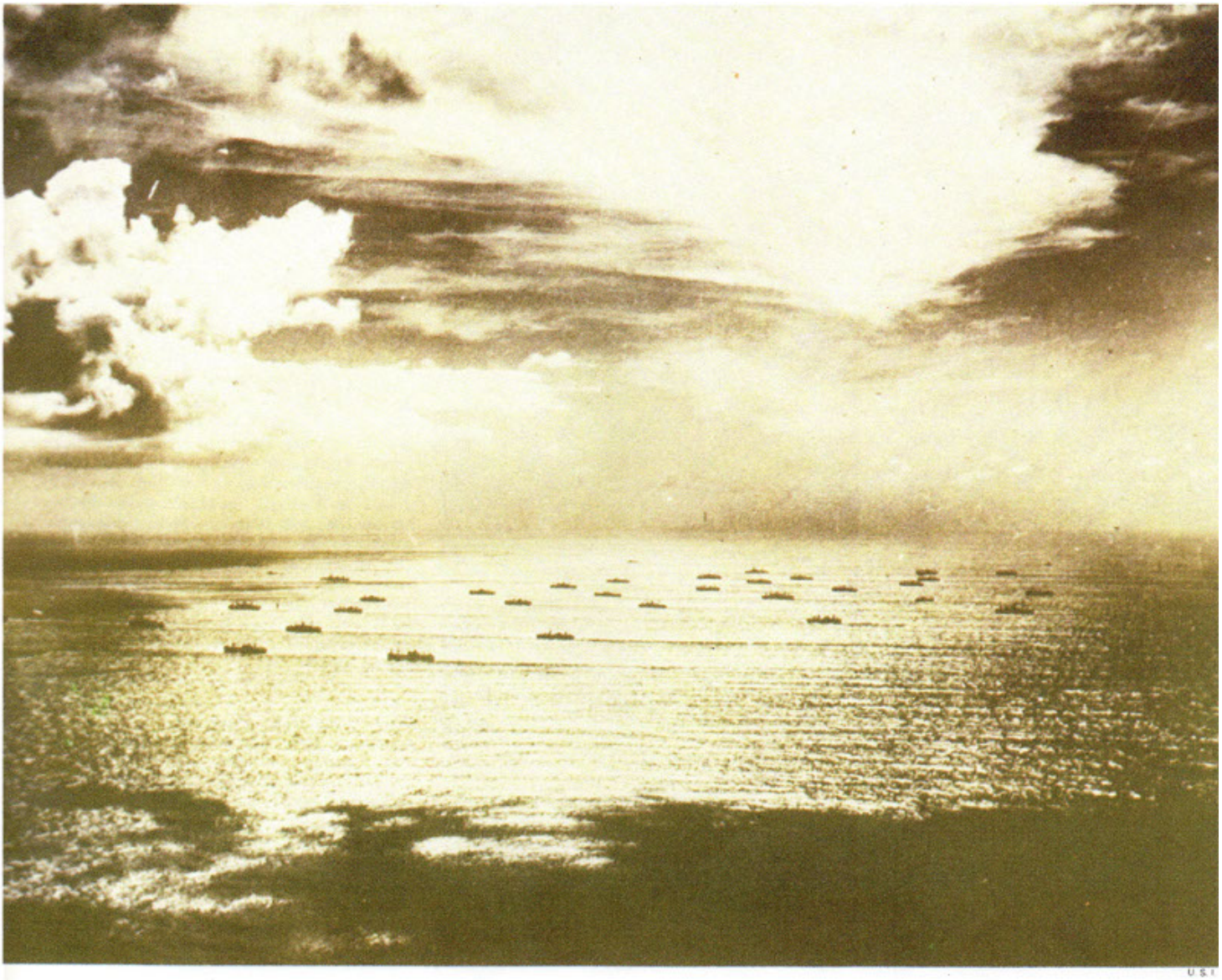
Mais, à son arrivée, deux coups lui assenés; d'abord il apprend que le d quement est dans huit jours, au d'avoir lieu, comme annoncé, dans semaines, ensuite que dans les lettres Murphy, sur ordre de son gouverneme adressées aux conjurés pour précise accords conclus à Cherchell la part au commandement français est en plus hypothétique :

Le gouvernement des États-Unis aucune autre pensée ni désir que de p le commandement militaire de cette re dans les mains des Français dès que p ble.

Il ne s'agit plus de participer aux op tions militaires, mais tout au plus du mandement territorial de la région libéré

Que faire? Il est trop tard pour négoc nouveau. Faisant contre mauvaise fo bon cœur, les conjurés s'estiment en heureux d'avoir seuls, à eux cinq, décid U. S. A. à libérer l'Afrique du Nord.

Robert A

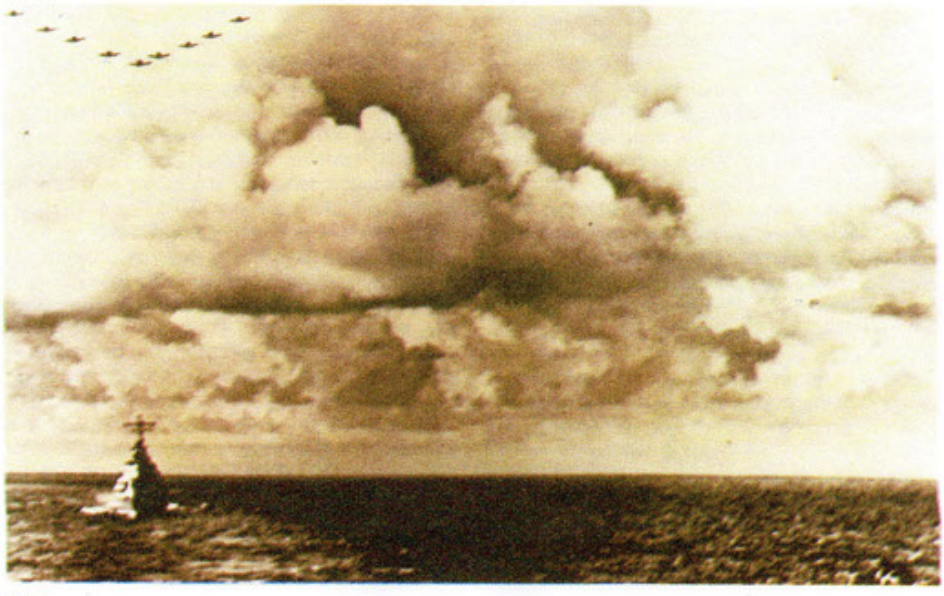


U.S.I.

L'OPÉRATION "TORCH"

OU LA GUERRE DES TROIS JOURS

U.S.I.S.



Il était un peu plus de une heure du matin, le 8 novembre 1942, lorsque le canonnier Pierre Morales, du 68e régiment d'artillerie d'Afrique (R. A. A.), en faction devant le fort de la Pointe, à Arzew, s'effondra brutalement, poignardé par un soldat américain du 1er bataillon de rangers qu'il n'avait ni vu ni entendu venir dans la nuit. Après lui, 1 271 soldats, marins et aviateurs français, 530 américains et anglais allaient perdre la vie au cours de l'opération Torch parce que les Alliés n'avaient pas cru pouvoir s'entendre avec le commandement français, qu'ils ne savaient quelle valeur attribuer à l'efficacité de leurs complices du groupe de Cinq, et que, dans ces conditions, mieux valait y aller « bille en tête ». Comme on peut le lire dans le récit officiel du Service historique de l'armée des États-Unis : *nos plans ne s'appuyaient pas sur l'assistance qui pourrait être éventuellement apportée par les éléments français amis... ils avaient été établis en fonction du terrain et des défenses.*

Partant de ce principe, trois puissantes formations amphibies s'approchaient au

Une escadrille américaine en route pour l'Afrique du Nord. Les avions de chasse et bombardiers appuyant le débarquement partent de la base de Gibraltar avec l'espoir de découvrir un terrain libéré

9

L'armada des transports, protégée par les navires de guerre et les avions britanniques et américains, a mis le cap sur l'Afrique du Nord. Dans la matinée du 8 novembre, Alger découvre l'Eastern Task Force.

soir du 7 novembre des côtes de l'Algérie et du Maroc. L'Eastern Task Force, anglo-américaine, amiral Burrough, général Ryder, était chargée de prendre Alger. Pour Oran, c'était la Centre Task Force, commodore Troubridge, général Fredendall, pour le Maroc, comme nous le verrons plus loin, la Western Task Force, purement américaine, était commandée par l'amiral Hewitt et par le général George S. Patton Jr.

Des landing-crafts qui s'égarent

A Alger, le groupe des Cinq avait réussi à se trouver maître vers 2 heures du matin de la ville et tenait à sa disposition l'amiral Darlan, les généraux Juin et Kœltz et les centraux téléphoniques. Mais à 7 heures tout était rentré dans l'ordre, car les conjurés avaient simplement négligé les lignes directes qui reliaient les différents postes de commandement, et notamment celles de l'Amirauté d'Alger.

Ainsi l'amiral Moreau, préfet maritime de la 4e région, dont le P. C. était à l'hôtel Saint-Georges — que les conjurés avaient omis d'arrêter — se retrouvait, dans cette confusion, maître de toutes ses liaisons de commandement. Il en informa son voisin immédiat, le général Beaune, commandant de l'Air en Algérie, qui fit alerter les troupes de Blida par l'intermédiaire du colonel Monstrelet, commandant la base aérienne, sans se douter que le général de Monsabert, secrètement rallié à la conjuration, s'occupait au même moment de neutraliser la base.

Cela dit, l'entrave apportée à l'exercice du commandement de la défense à Alger eut des effets fort limités. A Alger même, le 13e régiment de tirailleurs sénégalais (R. T. S.) et les milices côtières repoussèrent victorieusement l'attaque directe effectuée par les Anglo-Américains contre le port.

En revanche, les débarquements ne rencontrèrent aucune opposition à Castiglione, où le poste des milices côtières fut enlevé par surprise, et à Sidi-Ferruch, où le lieutenant-colonel Trevor, commandant le 1er commando britannique, fut accueilli par le colonel Baril venu de Koléa, bientôt rejoint par le général Mast.

Plus à l'est, vers Alger, le commando no 6 avait la tâche moins facile. Depuis 2 heures du matin, le projecteur de la batterie Duperré, qu'il était chargé d'enlever au voisinage de la pointe Pescade, n'avait cessé d'éclairer les landing-crafts, qui atteignirent la côte avec des retards variant de deux à cinq heures.

L'ouvrage ne fut pas encerclé avant 8 h 30. Deux officiers et 50 hommes, trois vieux 194 inutilisables pour la défense rapprochée, ce n'était pas apparemment une noix bien dure à craquer pour des assaillants qui étaient plus de 500. Il leur fallut pourtant presque toute la journée et le concours de neuf Albacore de la Fleet Air Arm pour se rendre maîtres de l'ouvrage.

D'autre part, en raison de la confusion qui régnait devant les plages, un certain nombre d'engins n'avaient pas réussi à trouver celles qui leur étaient assignées. C'est ainsi qu'à 2 h 10 on aperçut des sillages suspects dans l'est de la batterie de 120 de l'Amirauté. C'étaient des landing-crafts égarés dont quatre furent coulés à la mitrailleuse.

On retrouva un peu plus tard 24 naufragés qui avaient pris pied sur les enrochements de la jetée Nord et qui essayèrent de parlementer avec des marins de la défense littorale qui sortaient pour une ronde et la discussion se termina à coups de feu. Il y eut 3 morts, 22 prisonniers restaient entre leurs mains.

En dépit de son importance, le terrain d'aviation de Blida ne figurait pas parmi les objectifs prioritaires des forces alliées et il fallut toute l'insistance du général Mast pour décider le colonel Trevor à utiliser, pour y transporter son commando, les

JOurnal de la France5.psd

Débarquement à Arzew à l'est d'Oran. Un bataillon de rangers s'est emparé des batteries côtières par surprise.

LE SUCCÈS DE "TERMINAL" : CONFUSION, BROUILLARD ET AIDE DU GÉNÉRAL JUIN

camions que le colonel Baril avait fait venir de Koléa.

Quand les Britanniques arrivèrent à Blida, passé 9 heures, ils ne purent que constater qu'on n'avait aucune raison de les accueillir à la base en dépit de la présence des troupes de Monsabert.

On finit par trouver une solution d'attente. Les soldats alliés resteraient hors des grilles, mais leurs avions seraient autorisés à se poser. En revanche, nul ne pourrait décoller, Français ou allié.

Les marins-canonniers des forts du cap Matifou

C'était tout bénéfice pour les Anglo-Américains qui pouvaient toujours compter sur leur aviation embarquée alors que le groupement nº 26 de l'armée de l'air était immobilisé sur sa base et qu'à Maison-Blanche l'escadrille 4 BR de l'aéronavale, bloquée par le mauvais temps, venait de tomber aux mains des forces débarquées à l'est d'Alger. Ils avaient ainsi acquis la maîtrise absolue du ciel sans avoir à livrer combat.

L'attaque directe du port, idée britannique à laquelle les Américains avaient souscrit sans grand enthousiasme, constituait l'opération Terminal. Elle devait être exécutée par 662 officiers et soldats de la 34e division de l'Iowa et 74 marins britanniques revêtus d'uniformes américains, embarqués sur les destroyers *H. M. S. Malcolm* et *Broke*.

L'affaire commença mal. Repéré par un projecteur, le *Malcolm* fut sérieusement pris à partie par les batteries de D. C. A. des musoirs nord et sud.

Aveuglé par ce faisceau lumineux, il manqua l'entrée à deux ou trois reprises. Des incendies se déclarèrent à son bord et il dut se retirer à 4 nœuds avec des avaries graves, quatre morts et une dizaine de blessés.

Resté seul, le *Broke*, après une nouvelle tentative infructueuse — il était alors 5 h 15 et il y avait trois heures que cette comédie durait — finit par « négocier » l'entrée de la passe Sud, pénétrant comme dans du beurre dans le barrage de chalands qui la fermait et courant jusqu'au quai de Falaise où le petit dragueur *Angèle-Perez* se trouvait seul pour lui interdire les lieux.

Il en eut facilement raison et fit son équipage prisonnier, cependant que son commando sautait à terre et se répandait dans le port pour se heurter bientôt à la 5e compagnie du 13e R. T. S., chef de bataillon Pagès, qui les bloqua dans la centrale électrique et à l'hydrobase.

Appuyés par une automitrailleuse du 5e chasseurs d'Afrique et par les milices côtières, les Sénégalais nettoyèrent méthodiquement le port et se retrouvèrent à midi à la tête d'environ deux cents prisonniers.

Quant au *Broke*, pourchassé par la vieille batterie de 95 des Arcades hâtivement remise en état de tir par les armuriers de l'Unité Marine Alger, par les batteries des musoirs, par les canons des quelques bâtiments présents dans le port, il jugea préférable de s'éloigner, abandonnant tous ses passagers à leur sort mais emmenant en revanche les marins de l'*Angèle-Perez*, qui sans doute se seraient bien passés de cette promenade en mer car le *Broke* sortit d'Alger en si mauvaise condition qu'il devait couler quelques heures plus tard alors qu'on le remorquait sur le chemin de Gibraltar.

Entre-temps, les deux sous-marins *Marsouin* et *Caïman* avaient pris la mer avec l'ordre de faire pour le mieux. Ce mieux fut de résister indemnes à des heures et des heures de bombardements et de grenadages, avant de rallier Toulon où ils arrivèrent tous deux le 11 novembre à quelques heures d'intervalle.

A l'est de la baie d'Alger, les débarquements s'étaient effectués dans la région du cap Matifou, où les soldats américains ne devaient rencontrer comme adversaires que les marins de la batterie du Lazaret, commandés par le lieutenant de vaisseau Beghelli, et les deux sections de mitrailleuses du 13e R. T. S. installées au fort d'Estrée, sous les ordres du lieutenant Février.

Après avoir été ensevelie jusqu'à 3 h 30 sous une brume opaque, la batterie du Lazaret avait ouvert le feu sur des destroyers anglais éclairés par le projecteur du cap Matifou, lorsqu'elle se retrouva investie par les fantassins américains qui commen-

Journal de la France6.psd

Les GI's prennent pied sur le sol algérien : ce qui pouvait être un « exercice de débarquement » se transforme en combats ré

cèrent à l'attaquer au mortier et à la mitrailleuse.

Beghelli résista toute la matinée, éconduisit un parlementaire américain et ne consentit à se rendre qu'à 16 h 30, après avoir reçu une dizaine de salves de 203 tirées par le croiseur *Bermuda,* puis les bombes d'une escadrille de bombardiers, de nouveau des tirs de destroyers et enfin l'attaque de 400 hommes appuyés par deux autocanons.

Au fort d'Estrée, le lieutenant Février, qui avait également repoussé un ultimatum à 14 h 10, découragea ses adversaires. Ceux-ci abandonnèrent leur attaque à 20 heures. Il fallut le lendemain matin un ordre écrit du général Kœltz pour déterminer Février à cesser la lutte.

Après une marche d'approche d'une quinzaine de kilomètres, le 1er bataillon du 39e d'infanterie américain était arrivé à Maison-Blanche où les appareils de la « 4 BR » étaient cloués au sol par le brouillard.

La bataille d'Alger cesse

Les premiers arrivants furent faits prisonniers par le personnel de l'escadrille, mais ils furent bientôt délivrés par le reste du bataillon, infiniment supérieur en nombre aux défenseurs.

La brume se leva enfin au milieu de la matinée. Une heure plus tard, les dix-huit Hurricane du Squadron 43 se posaient.

On comprendra, au vu de ces différents événements, pourquoi la marche sur Alger n'avait commencé qu'au jour, avec un retard important sur les prévisions.

Vers 8 heures du matin, les soldats du colonel O'Daniel, arrivant des plages du secteur Ouest par Cheragas et la Bouzaréa, se heurtèrent à El Biar aux premières résistances et durent attendre des renforts pour repartir à l'attaque vers 13 h 30.

A 15 heures, ils s'emparèrent du palais d'Été, mais ils renoncèrent à donner l'assaut à Fort-l'Empereur où se trouvait le P.C. du général Juin.

Chargé par Darlan de diriger la défense, ce dernier n'avait pas l'intention de livrer bataille dans les règles mais seulement de résister suffisamment pour n'être pas submergé avant qu'on ait pu s'entendre avec les Américains.

Les pourparlers commencèrent vers 16 heures et, à 18 h 20, le général Ryder, chargé avec l'amiral Burrough de prendre Alger, était reçu à Fort-l'Empereur où fut signée une convention locale qui devait être ratifiée le soir même au cours d'une séance qui réunit au Saint-Georges le général Ryder, le capitaine de vaisseau Dick, chef d'état-major de l'amiral Cunningham, et M. Murphy, d'une part, et, de l'autre, l'amiral Darlan, les généraux Juin, Kœltz et Mendigal, les amiraux Moreau et Fénard.

Les dispositions furent arrêtées pour l'entrée des forces alliées dans le port dès le lendemain matin.

L'extension de ce cessez-le-feu à toute l'Afrique du Nord et au Maroc avait été évoquée dès ce premier soir. Ryder l'écarta. La question ne pourrait être tranchée qu'après l'arrivée de l'adjoint du général Eisenhower, le général Clark, attendu pour le lendemain.

Ainsi la bataille d'Alger se terminait
moindres frais grâce à la sagesse et à
modération de Juin. Car, en définiti
lorsque ce dernier avait repris v
7 heures du matin sa liberté et
moyens de commandement, il lui rest
en dépit de quelques défections, bien as
d'infanterie, d'artillerie et même de ch
pour mener la vie dure aux Alliés...

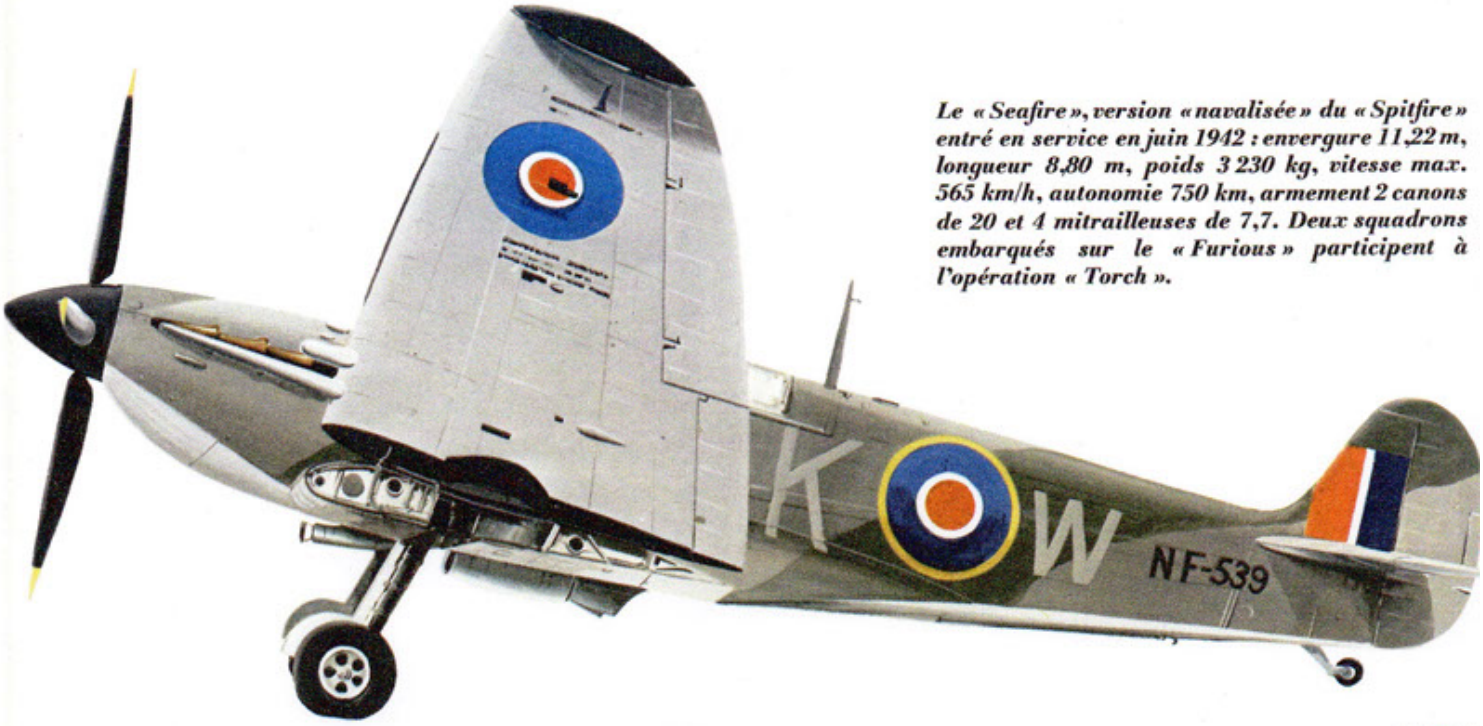
A Oran, le groupe des Cinq avait pr
senti le colonel d'artillerie Tostain, c
d'état-major du commandant de la divisi
qui devait en principe organiser l'acc
pacifique des troupes américaines.
n'avait pas voulu ici engager des sold
anglais, car le souvenir de Mers-el-K
était encore trop proche. Au surplus, d
régiments rapatriés de Syrie après
combats de juin 1941 tenaient garni
dans cette ville.

Prévenu le 6 novembre que l'affa
était imminente, le chef d'état-ma
courut en rendre compte à son chef.
général Boissau refusa de s'engag
l'envoya prendre les arrêts et s'en tint
omettant même de prévenir le command
de la marine, évidemment le prem
intéressé.

Or, dans le même moment, le torpill
Tramontane, faisant route de Casabla
à Oran en escorte des sous-ma
Fresnel et *Actéon,* venait de tomber,
loin de Nemours, sur une importante fo
navale alliée. Il longea la côte de p
près et, par le plus prochain sémapho
fit avertir l'amiral Rioult de la rencor
qu'il venait de faire.

Du coup, la marine à Oran se trou
quelque peu sur ses gardes et fit pren

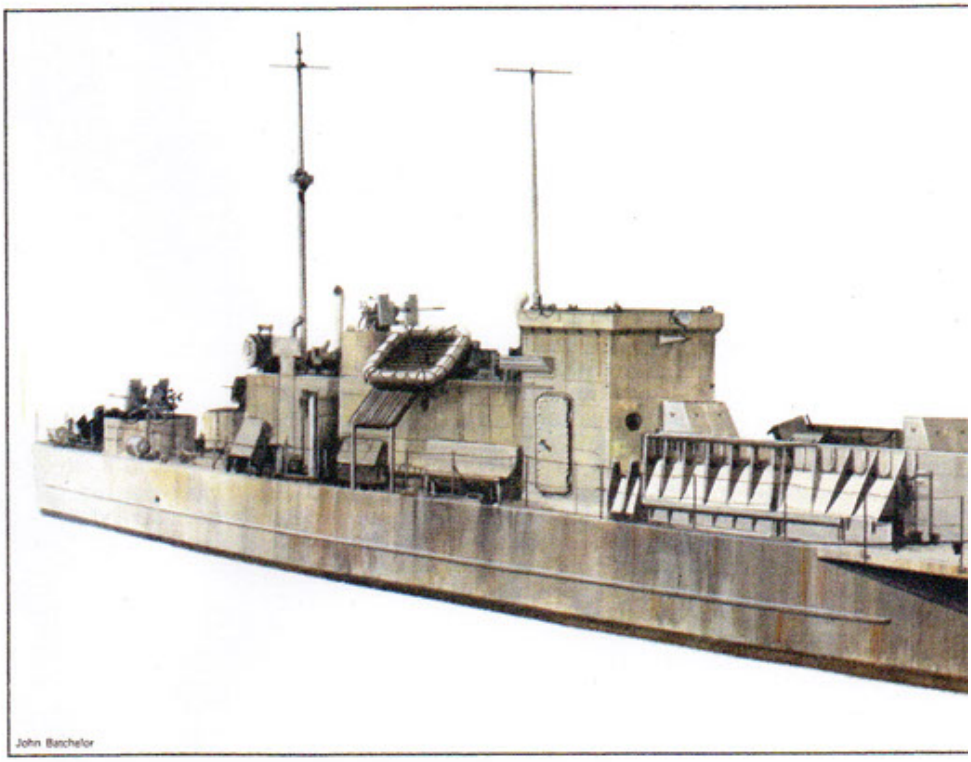
12



John Batchelor

Le « Seafire », version « navalisée » du « Spitfire » entré en service en juin 1942 : envergure 11,22 m, longueur 8,80 m, poids 3 230 kg, vitesse max. 565 km/h, autonomie 750 km, armement 2 canons de 20 et 4 mitrailleuses de 7,7. Deux squadrons embarqués sur le « Furious » participent à l'opération « Torch ».

L'OPÉRATION "RESERVIST" COMMENCE MAL, MAIS LA ROYAL NAVY RÉTABLIT UNE SITUATION COMPROMISE



John Batchelor

quelques précautions, sans trop y croire d'ailleurs, car bien des fois dans le passé on avait appliqué ce régime « Danger » et il ne s'était rien passé.

Cette fois, dans la nuit du 7 au 8, on apprit vers une heure du matin que les Américains débarquaient à Arzew et aux Andalouses. Les sirènes d'alerte retentirent sur la ville.

Une victoire chèrement payée

C'est dire que la ville et le port étaient bien sur leur garde, les batteries de côte et de D.C.A. à leurs postes de combat, comme tous les bâtiments de guerre présents dans le port, lorsque, sur le coup de 3 heures du matin, le patrouilleur *Chêne* en grand-garde devant l'entrée du port ouvrit le feu sur deux ombres suspectes.

C'était l'affaire d'Alger qui se répétait ici : six cents hommes, provenant pour la plupart de la I^re^ division blindée américaine, avaient pris passage sur les sloops britanniques *Hartland* et *Walney* pour forcer l'entrée du port, occuper quais et jetées, mettre les batteries hors d'état de nuire et amariner les bâtiments de commerce pour les empêcher de se saborder. L'opération Reservist se déroulait.

Au moment où les deux sloops se présentaient, arborant d'ailleurs en plus de la White Ensign un énorme pavillon américain, les torpilleurs *Tramontane, Typhon* et *Tornade* poussaient les feux pour aller voir ce qui se passait en baie d'Arzew, cependant que l'aviso *Surprise* irait en reconnaissance dans l'ouest vers les Andalouses et que les sous-marins *Fresnel* et *Actéon* devaient prendre l'affût au large d'Oran.

Tout le monde avait donc les yeux bien ouverts dans le port pour voir l'ombre du *Walney* se glisser silencieusement vers le quai Lamoune où se trouvait amarrée la *Tramontane* avec en face d'elle, au quai d'Alger, le contre-torpilleur *Épervier*.

Toutefois, à la vue du pavillon américain, le capitaine de frégate de Féraudy retint le feu des canonniers de la *Tramontane*. Le capitaine de frégate Laurin avait eu la même réaction sur l'*Épervier*, mais il fit allumer un projecteur pour examiner cette silhouette qui ne ressemblait à rien de ce qu'on était habitué à voir à Oran.

L'Anglais eut un mauvais réflexe. Il lâcha une giclée de mitrailleuse qui éteignit bien le projecteur et balaya ses servants, mais dans la seconde qui suivit cinq lueurs orange trouèrent la nuit..., les cinq 138 de l'*Épervier* tirant à l'horizontale à trois cents mètres du but.

La suite est difficile à raconter. On tira de partout, dans le port, d'abord sur le *Walney* où les cadavres s'amoncelèrent et qui vint couler au fond de la darse en tentant d'aborder l'*Épervier*, puis sur le *Hartland* qui, après avoir brûlé toute la nuit, finit par faire explosion le lendemain matin. Sur les six cents hommes que portaient ces deux bateaux, c'est à peine si l'on recueillit deux cents survivants.

Cette victoire allait être chèrement payée par les Français. La *Surprise* avait appareillé au début de cette bagarre. L'aube à peine levée, elle tombe sur une concentra-

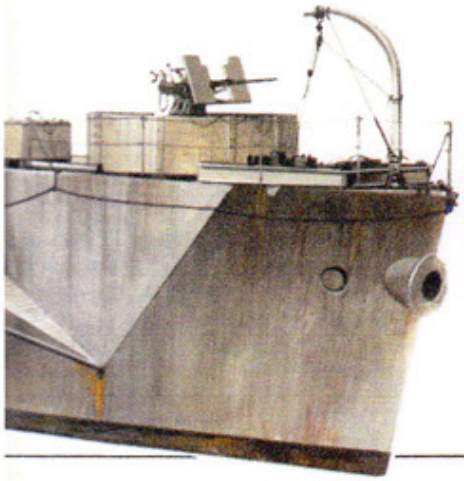
13

Journal de la France8.psd

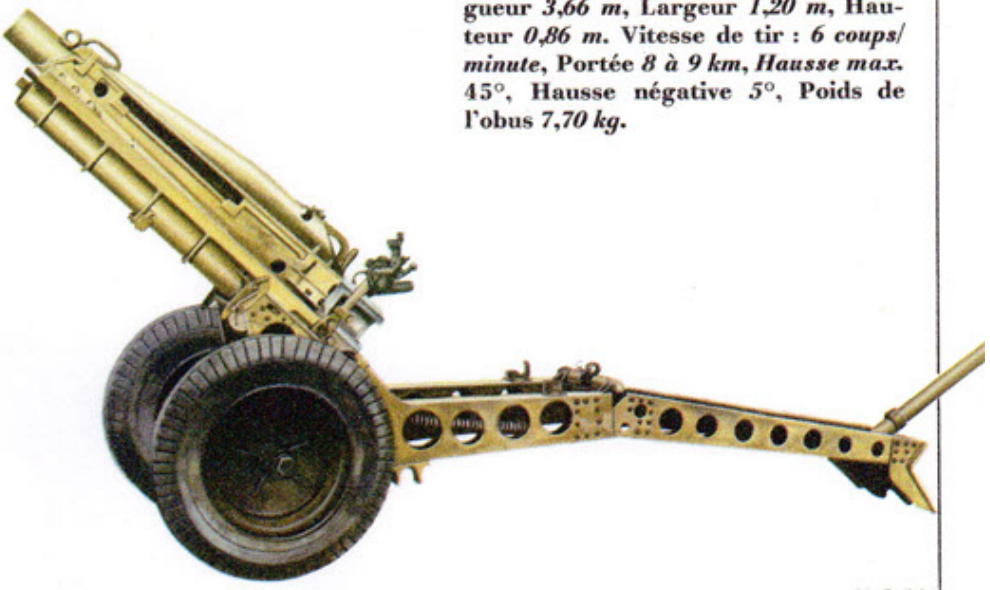
« Dewoitine D-520 » aux marques de la 4e Escadrille « Jeanne d'Arc » du Groupe de chasse 11/6 basé à Meknès en 1943. Le 8 novembre une formation de D-520 abattit 9 bombardiers britanniques Fairey « Albacore » et 3 « Seafire » de leur escorte. 173 appareils de ce type étaient en Afrique du Nord.

John Batchelor

« Landing Craft Infantry » (L. C. I.) : engin construit en 1942 et 1943 pour la mise à terre de l'infanterie. Déplacement 250 tonnes à vide, longueur 48,80 m, largeur 7,10 m, équipage 24 hommes, vitesse 14 nœuds, armement 4 canons de 20. Capacité 200 hommes et 32 tonnes de matériel.



Canon U. S. de 75 m/m « Howitzer » utilisé par les unités parachutistes et largué en 7 charges. **Poids** *606 kg*, **Longueur** *3,66 m*, **Largeur** *1,20 m*, **Hauteur** *0,86 m*. **Vitesse de tir :** *6 coups/minute*, **Portée** *8 à 9 km*, ***Hausse max.*** 45°, **Hausse négative** 5°, **Poids de l'obus** *7,70 kg*.



John Batchelor

on de destroyers britanniques. L'*H. M. S. rilliant* lui règle son affaire en quelques alves: 55 hommes d'équipage dont tous ses fficiers sauf deux s'engloutissent avec elle.

Pour les torpilleurs, leur situation n'est uère meilleure dans l'est. Ils n'ont pu appaeiller en division, car le *Typhon* avait enore besoin d'une demi-heure pour être aré et la *Tornade* s'est écrasé le nez sur extrémité de la jetée en évitant les chainds que les sloops britanniques avaient ousculés à l'entrée du port.

La *Tramontane* se trouve donc seule pour ffronter une douzaine de croiseurs et de estroyers britanniques. En quelques salves, croiseur *Aurora* la met hors de combat. es superstructures couvertes de cadavres, ont celui de son commandant, elle vient échouer sous le cap de l'Aiguille, couverte par le *Typhon* qui vient de la rejoindre à toute vitesse et recueille les survivants.

La *Tornade* accourt, ralentie par la brèche qu'elle porte à l'étrave. Son compte est bon. Elle est détruite à son tour et le *Typhon* va rentrer seul au port, ses soutes à moitié vides et une cheminée enlevée.

L'opération aéroportée : une grande première qui finit mal

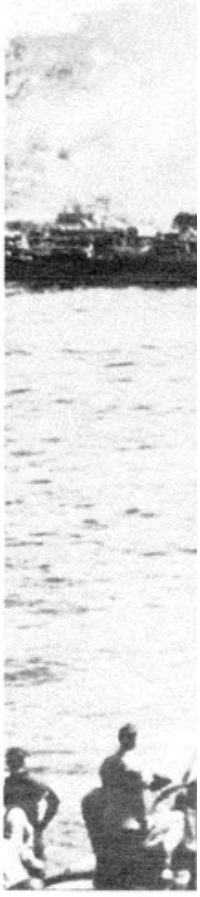
Trois sous-marins ont appareillé. Seul le *Fresnel* s'en réchappera après avoir été bombardé et grenadé jusqu'à la limite des eaux espagnoles. L'*Argonaute* et l'*Actéon* tombent respectivement sous les coups des destroyers britanniques *Achates* et *Westcott*.

Dans ces batailles d'avant-garde, la marine ne pouvait que succomber devant des forces d'une supériorité écrasante. A terre, à première vue, l'inégalité était moins marquée. Le général Bonnefond, commandant la subdivision et chargé de la défense d'Oran, avait sur place des moyens importants que des éléments peu éloignés pourraient renforcer rapidement : 2e régiment de tirailleurs algériens (R. T. A.). 2e régiment de chasseurs d'Afrique (R. C. A.). 16e régiment de tirailleurs tunisiens (R. T. T.). 2e zouaves, 66e et 68e R. A. A., etc. Il faut y ajouter les deux batteries de côte de la marine, Canastel à l'est avec III 240 et le Santon, à l'ouest, avec IV 194, huit batteries de D. C. A. (guerre) de 75 et sept batteries de D. C. A. (marine) dont deux de 90 et cinq de 37.

Journal de la France9.psd

U.S.I.S.

L'infanterie américaine entre à Oran : les soldats portent un petit drapeau américain sous le filet de camouflage du casque. Dans quelques jours ils seront convertis à l'anisette...



Dans le port d'Alger un navire britannique est en flammes et les pompiers de l'armée américaine tentent de circonscrire le feu. La noria du matériel et des approvisionnements ne doit pas être interrompue.

U.S.I.S.

Un convoi américain dans le vignoble algérien. Après l'opération « Torch » les Alliés doivent se porter à la rencontre des forces de l'Axe qui commencent à débarquer en Tunisie.

DÉBARQUEMENT SURPRISE A ARZEW ET MERSA-BOU-ZEDJAR ET ENCERCLEMENT D'ORAN

Exception faite pour les 90, tout ce matériel est assez ancien, mais chacune de ces formations constituera un centre de résistance autour duquel on se battra souvent farouchement.

Nulle part le débarquement des forces américaines n'avait rencontré de sérieux obstacles. A l'ouest, à Mersa-bou-Zedjar, le transport de chars *Bachaquero* mit à terre une vingtaine de blindés de la 1re D. B. qui furent prêts vers 8 heures du matin à se diriger vers Lourmel.

Plus près d'Oran, aux Andalouses, des éléments du 25e régiment de chasseurs tunisiens (R. C. T.) avaient pris le départ dès 4 h 30 en direction de leurs différents objectifs, Bou-sfer, le cap Falcon, la station de T. S. F. d'Aïn-el-Turk.

Au départ, une brume épaisse avait assuré la discrétion de ces mouvements. Lorsqu'elle se leva, vers 6 h 30, le *Santon* ouvrit le feu sur les transports dont deux, touchés, le *Monarch-of-Bermuda* et le *Llangibby-Castle,* furent obligés de dérader. Le puissant *Rodney* riposta avec ses 406 qui firent peu de dégâts et une seule victime, l'âne de la batterie.

De l'autre côté d'Oran, à Arzew, la surprise avait été aussi complète. Les rangers commencèrent par s'emparer du fort de la Pointe, puis s'introduisirent dans le port où ils mirent la main sur trois cargos qui s'y trouvaient amarrés.

Parvenus devant la base d'hydravions, ils se heurtèrent à la résistance des marins de la 5e flottille de torpillage qui, dans l'impossibilité de mettre à l'eau leurs dix-sept Latécoère 298 pour les faire décoller, s'efforcèrent de les défendre de leur mieux avant d'être contraints de déposer les armes avec une douzaine de morts et autant de blessés.

En prenant Arzew, les Américains éliminaient ainsi un bon tiers de l'aviation d'Oran, en même temps qu'ils écartaient toute menace sur les plages voisines de Saint-Leu, Port-aux-Poules, etc., où les débarquements allaient leur train.

Ils s'emparèrent d'une batterie du 66e R. A. A. installée à Saint-Leu, enlevèrent une compagnie du 16e R. T. T. endormie dans ses cantonnements mais furent arrêtés bientôt devant la Macta par un bataillon du 2e R. T. A. sous les ordres du lieutenant-colonel Frogé. Il leur fallut l'appui de cinq destroyers et des avions du *Furi* pour reprendre une avance qu'ils ne po sèrent d'ailleurs pas au-delà de l'agglomé tion, se contentant de s'y installer défer vement pour être couverts du côté Mostaganem.

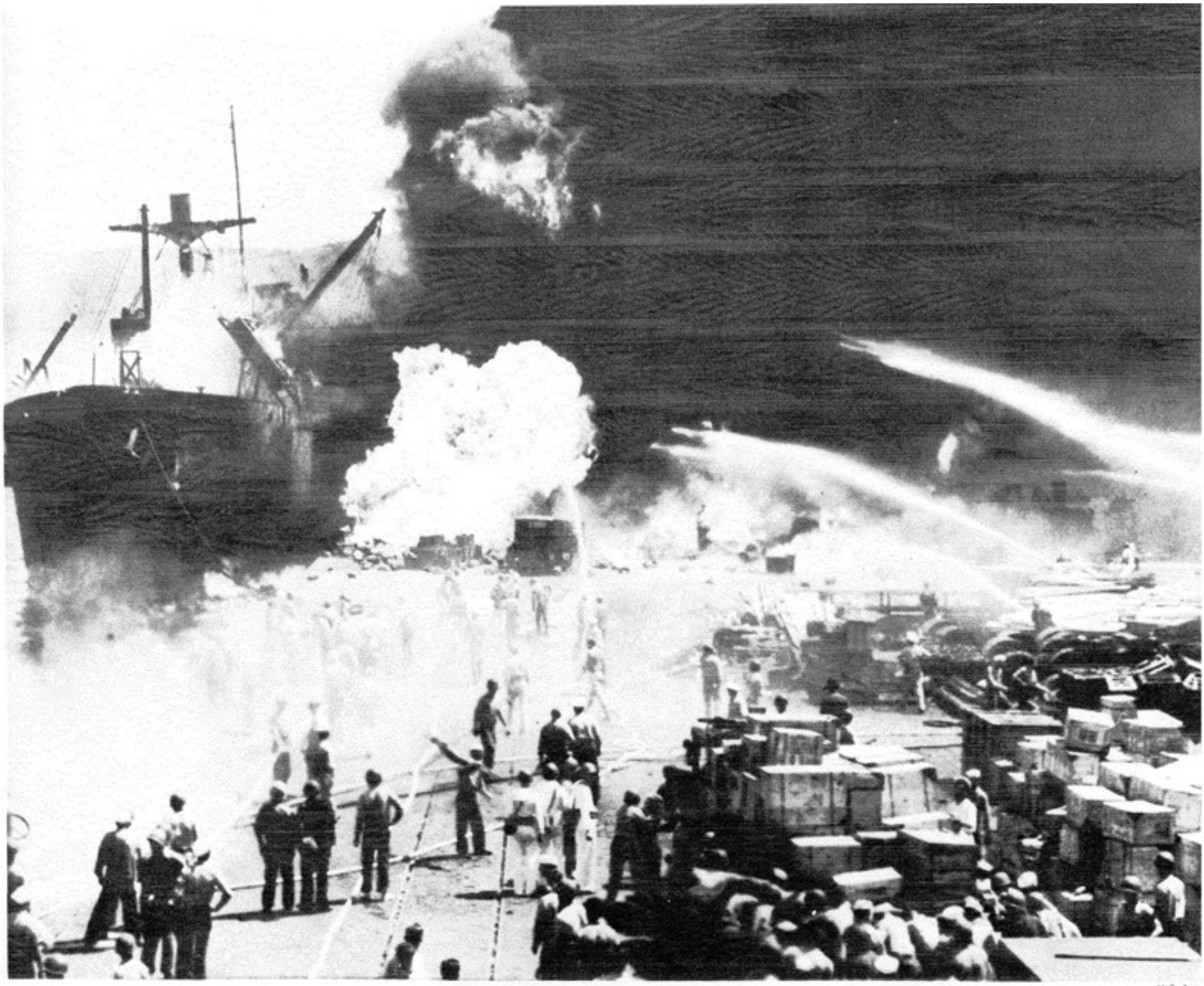
Pendant ce temps, un groupement t tique de la 1re D. B. américaine piqu droit au sud avec la mission de couper communications d'Oran avec l'intérieur de conquérir la base aérienne de Tafarac à l'extrémité est de la grande Sebkra. Ap avoir traversé Sainte-Barbe-de-Tlélat, colonne arriva vers 10 heures en vue la base où la 4e flottille de bombardem de la marine se préparait à décoller p aller bombarder la tête de pont de P aux-Poules.

Pris d'abord pour des engins français, chars purent s'approcher presque à b portant, ceinturant la batterie de 90 aff tée à la défense du terrain qui ne put t qu'un seul coup avant d'être neutralis

Aucun appareil ne put décoller. Les éc pages prirent pour se défendre tout ce leur tombait sous la main, y compris simples revolvers parfaitement impuissa contre les chars. Quelques isolés tinr jusqu'à 13 h 30, d'autres se replièrent v le sud pour gagner la montagne.

Restée aux mains des Américains, base était cependant sous le feu de 32e batterie de D. C. A. implantée au

15



U. S. Army

sinage et dont apparemment les Américains n'avaient pas remarqué la présence jusqu'à ce que son commandant, le capitaine Lullier, fasse ouvrir le feu à 16 heures sur une concentration de chars puis, une demi-heure plus tard, sur des avions de transport qui venaient se poser sur le terrain.

Cette fois, la réaction fut rapide : une vingtaine de blindés américains foncèrent sur la batterie.

Les avions de transport en cause avaient participé à une opération aéroportée imaginée pour faciliter la conquête des bases aériennes. Elle fut un échec absolu. Des appareils atterrirent en Espagne et au Maroc espagnol. Les plus près du but se posèrent à court d'essence à l'ouest de la grande Sebkra. Quant aux parachutistes, on n'en retrouva plus que la moitié lorsqu'on les mit à l'appel huit jours plus tard en vue d'autres opérations.

Ainsi, côté français, ni les Laté 298 d'Arzew ni les Lioré 45 de Tafaraoui n'avaient pu participer à la bataille. Le groupement mixte n° 3 de l'armée de l'air, basé sur le terrain de la Sénia (un groupe de chasse, un groupe de reconnaissance, un groupe de bombardement), eut la possibilité, quant à lui, de se battre pendant toute la journée du 8, malgré les attaques lancées dès le début de la journée par l'aviation embarquée britannique. Les Dewoitine du groupe de chasse purent décoller et s'empoigner avec les bombardiers anglais; ils en détruisirent huit ou dix, perdant cinq des leurs en combat, quatre ou cinq étant détruits au sol.

A 10 h 50, neuf bombardiers et sept chasseurs allèrent attaquer un rassemblement de blindés à Sainte-Barbe-de-Tlélat. A 13 h 45, ils allèrent bombarder les Américains à Tafaraoui. Puis les Dewoitine revinrent à plusieurs reprises harceler l'adversaire, livrant chaque fois des combats au cours desquels les pertes s'équilibraient approximativement.

Deux 75 mettent à mal la XII Tactical Air Force

Que se passait-il pendant ce temps à l'ouest d'Oran et sur le Murdjadjo?

Les chars débarqués à Mersa-bou-Zedjar avaient pris directement par le nord de la Sebkra pour aller attaquer la Sénia. Ils franchirent aisément Bou Tlélis et s'emparèrent de Brédéah, ce qui était très grave pour Oran, car c'est là que se trouvaient les stations hydrauliques alimentant la ville en eau potable. Dès midi le 8, le préfet fit savoir au commandement qu'il lui restait 4 000 mètres cubes d'eau potable pour 250 000 habitants. En revanche, dans ce secteur, les Américains se trouvaient bloqués à Misserghin, au pied du Murdjadjo, où les Français tenaient sec.

A l'intérieur de cette ligne d'investissement, complète maintenant d'Arzew à Mersa-bou-Zedjar par Tafaraoui et la Sebkra, les Américains étaient tenus en échec, à l'est devant Saint-Cloud, à l'ouest au col du Santon où les forces du général Theodore Roosevelt Jr. se voyaient disputer le terrain pas à pas aussi bien sur la route du littoral que sur les pentes du djebel.

D'autre part, si Oran était coupé de l'extérieur, la liaison téléphonique persistait par les câbles enterrés. Dès la nuit du 7 au 8, le général Boissau avait appelé au bout du fil à Mascara le colonel Touzet du Vigier, commandant la 2e brigade motorisée de cavalerie, en réalité un groupement mobile camouflé, créé avec la bénédiction de Weygand à la barbe des commissions d'armistice.

— Les Américains viennent de débarquer. On se bat dans le port.

Le colonel du Vigier ne put retenir un cri d'incrédulité.

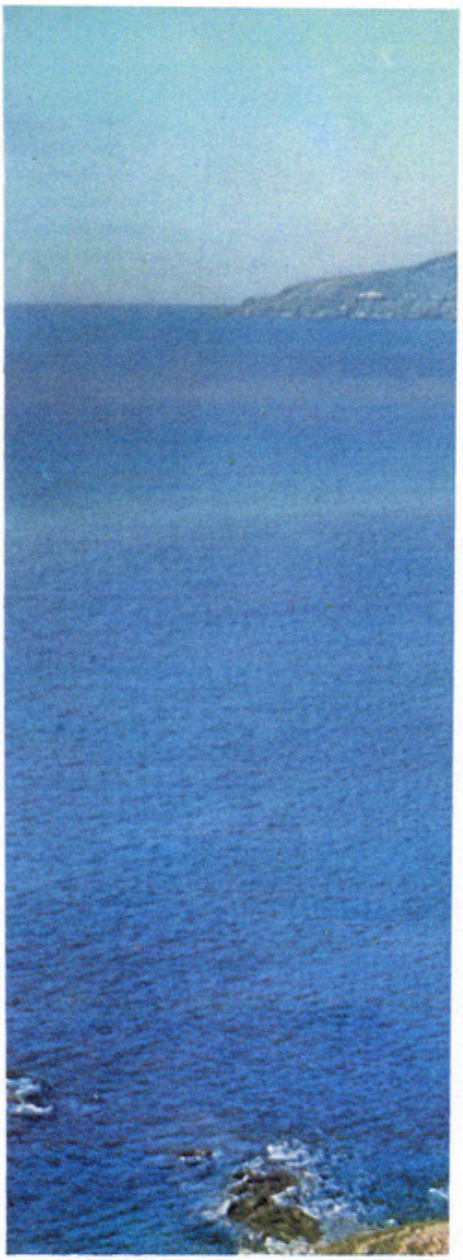
— Tenez, lui dit Boissau, je vais ouvrir la fenêtre et en approcher l'appareil.

La bataille faisait rage dans le port. De l'hôtel de la Division on ne perdait pas une explosion. Du Vigier fut bientôt convaincu mais sa brigade était dispersée entre Mascara et Sidi-Bel-Abbès. Elle ne pourrait démarrer avant la soirée du 8. Ses éléments de tête, 9e chasseurs d'Afrique avec

Journal de la France11.psd

QUAND LES COMBATS PRENNENT FIN 1800 HOMMES SONT MORTS POUR RIEN

Après trois jours de combats, les soldats américains sont accueillis par la population algéroise et le « V » de la victoire : les « agresseurs » sont devenus les libérateurs...



La côte algérienne entre Djidjelli et Besaïa. La 36e brigade occupe la région le 12 novembre alors que les parachutistes britanniques s'assurent du terrain d'aviation de Bône.

Musique en tête, les troupes du général Fredenhall défilent à Oran. La population découvre une armée riche dont le style la surprend un peu.

U.S.I.

une dizaine de chars, prirent le contact aux Lauriers-Roses le 9 un peu avant 4 heures, cependant que le gros, artillerie, légion, se rassemblait dans la région des Trembles.

On repartit au jour. A 10 heures, deux 75 du 68e R. A. A. sur leurs trains rouleurs, escortés par des soldats du 9e R. C. A., arrivèrent à limite de portée pratique du terrain de Tafaraoui (8 à 9 km) et tirèrent une centaine d'obus qui détruisirent au sol dix-huit appareils de la XII Tactical Air Force.

Vingt navires sabordés

Dans le même moment se déroulait à Saint-Lucien une bataille de chars. D'après les comptes rendus américains, les Français y auraient laissé quatorze chars, mais ils reconnaissent en revanche que cette contre-attaque arrêta la progression vers la Sénia et Oran.

La menace paraissait cependant assez pressante pour que, le 9 au matin, le commandant supérieur de l'Air en Algérie donnât l'ordre d'évacuer tous les appareils du groupe 3 sur les terrains du Maroc. Au moment où cette évacuation se termina, les chars américains étaient en vue et le personnel de la base se retrancha dans la gare de la Sénia, couvert par les vieux chars affectés à la défense du terrain et qui tinrent les Américains en échec jusqu'à épuisement de leurs munitions. De plus, la 31e batterie de D. C. A. tenait le terra sous son feu et elle allait survivre jusqu'à matin du 10.

Aucun changement à Saint-Cloud da la journée du 9. A l'ouest, Aïn-el-Turk e

17

tombée, mais, à Bouisseville, la 124e batterie de D. C. A. repousse victorieusement ses assaillants. Sur le Murdjadjo, la 160e batterie de Bel-Horizon était si vivement pressée par les Américains installés à la ferme Combier qu'il fallut bientôt évacuer la position, devenue intenable. Le personnel se replia donc sur les crêtes, mais les batteries voisines, batterie de 90 du Marabout, batterie de 37 de la cote 98, 155 du 66e R. A. A., prirent si vivement à partie les assaillants qu'ils ne purent occuper la 160e batterie où les défenseurs se réinstallèrent et remirent leurs pièces en état de tir.

En fin de journée, les Alliés marquait donc toujours le pas sur le Murdjadjo. A l'est, ils avaient contourné Saint-Cloud; au sud, ils étaient toujours bloqués par le bouchon de la gare de la Sénia et la 31e batterie leur interdisait toujours l'utilisation du terrain d'aviation.

A l'extérieur du cercle d'investissement, le groupement du Vigier était prêt à repartir de l'avant et l'on constituait sous les ordres du colonel commandant le 2e R. T. A. à Mostaganem un groupement Marmillot dont la formation fut quelque peu retardée par les agissements du sous-préfet de Tiaret, M. Luizet, qui avait provoqué des désordres pour retenir le bataillon du 2e R. T. A. qui y était cantonné.

Au début de la matinée, le commandant de la marine avait essayé de faire partir l'*Épervier* et le *Typhon,* mais l'escadre anglaise faisait bonne garde. L'histoire de la veille se répéta, et ce fut l'*Épervier,* marchant en tête, qui reçut le premier le feu concentré de ses croiseurs. Ravagé par les flammes, il dut se mettre à la côte, protégé par l'écran de fumée du *Typhon* qui, pour la seconde fois, parvint à revenir à Oran grâce à l'habileté de son commandant, le capitaine de corvette Abgrall, et à la couverture de la batterie de Canastel qui encadra à plusieurs reprises les croiseurs britanniques.

Vers le milieu de l'après-midi, une automitrailleuse française circulant dans la basse ville fut prise par méprise pour un engin américain et accueillie à coups de feu. Informé par la préfecture qu'on se battait au voisinage de l'Amirauté, le commandant de la marine, redoutant de voir le port submergé, ordonna d'appliquer sur-le-champ les consignes de sabordage.

Une vingtaine de bâtiments de guerre et de commerce furent ainsi coulés bien malencontreusement, car, quelques jours plus tard, ceux-là même qui les avaient coulés pour que les Alliés ne s'en servissent travaillaient fébrilement à les remettr flot!

Dans la nuit du 9 au 10, les Amérie progressèrent au nord et au sud d'Ar se rapprochant d'Oran par le faubour Gambetta. Le jour venu, ils enlevèrer 31e batterie et firent sauter le bouchoi la Sénia. La route d'Oran s'offrait bé à l'est et au sud. Mais sur le Murdj la 160e batterie avait repris ses tirs et ir disait tout débouché de la ferme Com

Évidemment la résistance d'Oran ap chait de son terme. A 10 h 10, le 10 vembre, Boissau envoya un parlement aux Américains. A 11 h 21, il donna tous l'ordre de cesser le feu, trois qu d'heure environ avant que ne parvie d'Alger l'ordre de l'amiral Darlan met fin aux hostilités pour toute l'Afrique Nord. Certains ouvrages écartés n'en fu informés qu'au début de l'après-midi.

Ainsi prit fin la résistance d'Oran, coûtait 243 morts à la marine, 94 à l'ar et 10 à l'aviation. Les forces terre américaines, de leur côté, perdaient morts, dont les deux tiers environ victi de l'opération Reservist.

Jacques KOHLMA

18

DARLAN A ALGER : DÉPASSÉ PAR UNE SITUATION QU'IL NE PRÉVOYAIT PAS

Keystone

Le 29 octobre 1942, Darlan et le général Juin se rendent au monument aux morts à Alger. Mais l'amiral est toujours aussi impopulaire dans les milieux résistants et ses jours sont comptés.

Photo X.

A l'occasion d'une prise d'armes, l'amiral Darlan et le général Mast se congratulent !

L'amiral D et le généra Eisenhower Alliés n'ont accepté qu' répugnance traiter avec « dauphin » Maréchal. l'obtention cessez-le-fe méritait une concess

A l'automne 1942, le gouvernement français se préoccupait plus d'une intervention éventuelle des Alliés à Dakar que de la perspective d'un débarquement en Afrique du Nord. C'est pourquoi, vers la mi-octobre, l'amiral Darlan, commandant en chef des forces militaires françaises, s'était rendu en inspection en A. O. F. Il en repartit à la fin du mois et se posa le 28 à Alger sur le chemin du retour.

Entre-temps, son fils Alain, au retour d'un voyage d'affaires en Tunisie pour le compte de la compagnie d'assurances qu'il représentait, avait été frappé d'une atteinte de poliomyélite chez l'amiral Fénard, dont il était l'hôte à Alger, et admis le 15 octobre à l'hôpital Maillot.

A son passage, l'amiral de la flotte le trouva dans un état toujours sérieux, mais, semblait-il, hors de danger. Néanmoins il ne put rentrer à Vichy le jour même. On signalait en Méditerranée des forces aéronavales britanniques à la mer et la pratique, dans ces cas-là, était de suspendre le trafic aérien.

Darlan passa donc la journée du 29 à Alger. Le général Mast lui présenta les troupes de la garnison, mais se garda bien de lui faire part du secret qu'il venait d'apprendre : la date du débarquement anglo-américain, fixé au 8 novembre. Le général Juin ne savait rien non plus. Le commandant Dorange, qu'il avait chargé de sonder Robert Murphy, n'avait recueilli aucune information. Les Alliés, lui avait-on dit, ne feraient rien en A. F. N. sans s'être mis d'accord avec le gouvernement français! L'amiral Fénard, toujours bien renseigné, ne savait rien non plus.

Darlan partit le 30 pour Vichy, rassuré pour son fils et l'esprit tranquille en ce qui concernait l'Afrique du Nord, convaincu que les concentrations signalées à Gibraltar annonçaient un prochain convoi vers la Méditerranée orientale.

Un voyage impromptu et sans mystère

Le dimanche 1er novembre, j'étais officier de service au cabinet de la Marine à l'hôtel du Helder. J'accompagnai l'amiral Auphan à la cérémonie qui se déroula au monument aux morts de Vichy en présence du maréchal. Darlan y était, bien entendu. Je vis, dans l'après-midi, le médecin général Lapierre, de l'état-major particulier de l'amiral de la flotte, qui s'occupait d'organiser le retour d'Alain Darlan en France pour le mardi 3. Trajet en hydravion jusqu'à Marignane, puis en chemin de fer jusqu'à Paris où la convalescence se déroulerait dans un hôpital spécialisé.

La journée n'était pas terminée qu'arriva un télégramme d'Alger annonçant de légères complications qui conduisaient à envisager un retard de peu d'importance. Le lendemain, ces complications se révélaient plus sérieuses. Le 3, situation stationnaire. Le 4, un télégramme très alarmant.

Le 5 au matin, Darlan s'envola dans l'appareil du général Bergeret en compagnie de l'amiral Battet, pour trouver, à son arrivée à Alger, son fils dans un état désespéré. Le pronostic était si sombre qu'un télégramme de Battet, doublé quelques heures plus tard d'un mot confié à un pilote d'Air France, exposait au docteur Lapierre les intentions de l'amiral de la flotte pour

19

Journal de la France14.psd

E.C.P.A.

le rapatriement du corps et les obsèques.

Le billet portait les traces de la précipitation avec laquelle il avait été écrit. Commencé au crayon, la mine s'était cassée et la suite avait été écrite avec une méchante plume qui accrochait le papier.

Il n'était guère besoin, on le voit, de chercher des mobiles mystérieux au retour de Darlan en Afrique. Il suffisait de l'avoir vu ce jeudi 6 novembre sur le terrain de Vichy-Rhue pour comprendre qu'on avait devant soi un père sur le point de perdre son fils unique et point du tout un conspirateur en route vers la grande aventure.

Je viens de dire qu'il n'était au courant de rien. Cela ne veut pas dire qu'il n'avait jamais songé à l'éventualité d'une intervention alliée en A. F. N. Des mois auparavant, il s'en était entretenu avec l'amiral Leahy, ambassadeur des États-Unis. Si cette intervention devait se produire, lui avait-il recommandé, il fallait qu'elle fût massive pour ne pas risquer de passer pour une simple affaire de commandos.

Au début d'octobre, Pierre Pucheu avait attiré son attention et celle du maréchal sur cette perspective. L'attaché naval à Madrid avait lui aussi attaché le grelot. Mais surtout Darlan lui-même était à la source des démarches effectuées auprès de Murphy. Ces démarches avaient été négatives. Darlan faisait confiance à Murphy et n'avait aucune inquiétude de ce côté.

Surprise désagréable pour certains

Or voici qu'arrive, presque sur ses talons, Bergeret, parti de Vichy le 6 au matin, en principe pour aller au cap Bon voir ce qui va se passer lorsque le grand convoi attendu va se trouver aux prises avec l'aviation et les forces légères de Sicile, en réalité parce qu'on vient de le mettre au courant.

Il bondit à l'hôpital où l'on vient d'administrer les derniers sacrements à Alain. Il entraîne Darlan hors de la chambre du malade et l'entretient longuement. Darlan demeure incrédule :

— Vous êtes tous les mêmes. Vous voulez imaginer des choses, alors que j'ai des précisions... J'ai interrogé Murphy, et il m'a certifié que ce convoi ne nous intéressait nullement et que l'A. F. N. n'était pas menacée par lui.

Pas plus que Darlan, Juin ne parut s'émouvoir des informations de Bergeret qui, continuant sa route vers Bizerte, trouva en revanche l'amiral Derrien beaucoup plus réceptif. Malheureusement les Alliés n'avaient pas prévu d'aller jusqu'à Bizerte!

Le 7 novembre, à dix heures du matin, Darlan télégraphiait à Vichy :

[...] JE NE PENSE PAS QU'UNE ACTION DÉLIBÉRÉE CONTRE TERRITOIRE FRANÇAIS SOIT ACTUELLEMENT ENVISAGÉE PAR ANGLO-SAXONS...

Un peu plus tard, dans la soirée, ce fut l'amiral Moreau, retour de Tunisie, qui commença à l'ébranler. L'état d'Alain, légèrement amélioré, lui laissait l'esprit plus libre, mais il répéta à plusieurs reprises :

— Ce n'est pas ce qu'on m'avait annoncé. De toute façon, tu as des ordres.

On sait la suite.

La présence inattendue de Darlan à Alger fut une surprise pour la plupart et une surprise désagréable pour certains, mais en définitive, s'il ne put éviter le combat, il fut écouté lorsqu'il donna l'ordre de l'arrêter, ce que vraisemblablement aucun autre chef n'eût pu obtenir aussi vite.

Alain Darlan triompha de la crise. Quelques semaines plus tard, Roosevelt le faisait conduire aux États-Unis pour qu'il y soit soigné dans le même hôpital que lui.

Hervé CRAS

JOURNAL
FRANCE

Rédaction-Administration-Publicité
4, boulevard Poissonnière, Paris-IX

ABONNEMENTS
1 mois .... 24 fr.
3 mois .... 70 fr.
6 mois .... 130 fr.
1 an .... 250 fr.
C.C.P. 1.521. Paris. Adresse télégraphique : Matin, Paris

1 FRANC

Boulevard et Faubourg POISSONNIÈRE PARIS (IX)

Le Matin

LE MIEUX INFORMÉ DES JOURNAUX FRANÇAIS

ÉDITION DE 5H

Téléphone : PROVENCE 15-81 8 lignes

EN SORTANT CE MATIN SACHEZ QUE :
- Aujourd'hui : Saint-Mathurin.
- Demain : Saint-Just.
- Camouflage des lumières de 17 h. 45 à 7 h. 22
- La Flamme sera ravivée à 18 h. 30 par l'U. N. M. B. de Neuilly-sur-Seine.

Dernières nouvelles du monde entier

59e ANNÉE — N° 21.328 ★★★★★ LUNDI 9 NOVEMBRE 1942

ODIEUSE AGRESSION ANGLO-AMERICAINE CONTRE NOTRE AFRIQUE DU NORD

Le Maroc, attaqué en plusieurs points, a partout repoussé l'assaillant
Une tentative de dissidence à Casablanca a été rapidement maîtrisée

DE DURS COMBATS SE SONT DÉROULÉS AUTOUR D'ALGER ET D'ORAN

Le conseil des ministres constate que « les Etats-Unis ont rompu les relations avec la France »

Les coups de Juifs, comme les coups de Jarnac, ne réussissent pas toujours.

Celui que, hier matin, à l'aube, fraternellement unis dans une sale besogne, les Anglais et les Américains ont tenté contre notre Afrique du Nord, rentre dans la catégorie.

Il y a quelques jours, le Juif Walter Lippmann, le grand journaliste officieux des Etats-Unis, se rendait à une réunion soi-disant franco-américaine, comme *Le Matin* l'a signalé et s'y répandait en protestations d'amour pour la France. A la même heure, le président Roosevelt rédigeait une proclamation adressée aux populations françaises de l'Afrique du Nord pour leur dire combien il les aimait et voulait leur bien : en conséquence, il s'apprêtait à envahir leur territoire. La proclamation était confiée à des aviateurs américains et à la radio américaine pour être diffusée le 7 novembre, jour anniversaire de la révolution bolchevique, dans nos provinces algériennes.

Puis vinrent les tentatives de débarquement, hier, au lever du soleil, à Alger, à Oran, à Safi et, semble-t-il, en d'autres points de l'Algérie et du Maroc, à coups de mitrailleuses et de canons. Mais les soldats de France, alertés, veillaient. Eux aussi avaient des canons et des mitrailleuses. Ils s'en servirent. Là où ils n'avaient pu empêcher les agresseurs de débarquer, ils contre-attaquèrent. La bataille continue. Ce n'est pas encore aujourd'hui que les mercenaires d'Israël feront le bonheur de l'Algérie comme ils font celui de Madagascar. Et M. Roosevelt n'aura pas à prendre la peine de nous rendre l'Algérie : nous la gardons.

L'amiral Darlan et le général Juin, qui étaient sur les lieux, ont bien commandé, bien agi, bien frappé. Il n'y a pas, pour la France, deux manières de faire son devoir. Il n'y en a qu'une : et ce n'est pas de larmoyer ou de gémir. C'est de riposter ou de se taire.

Chaque fois que la France assaillie par derrière et par trahison ripostera, elle aura tous les Français derrière elle. Et aussi l'Europe.

Le Matin

AU MAROC, les troupes américaines qui avaient débarqué à Saffi, à Fedhala et à Méhédya ont été rejetées à la mer.

EN ORANIE, les Américains ont pris pied à Arzew, à l'Est d'Oran et à Bou-Sfer à l'Ouest de Mers-el-Kébir. Nos troupes contre-attaquent.

EN ALGERIE, une attaque américaine contre la rade d'Alger a été repoussée et un destroyer adverse endommagé.

Service cartographique du « Matin ».

« Le baroud est déclenché ce sera un baroud de vainqueurs »

dit aux Algériens le gouverneur Chatel

VICHY, 8 novembre. — Le gouverneur général Châtel, qui s'était rendu à Vichy pour l'examen du budget de l'Algérie, lance aux populations algériennes, l'appel suivant :

Algériens,

J'ai la douleur de ne pas être parmi vous à votre tête, au moment où notre pays est l'objet d'une attaque que rien ne saurait justifier.

Je vous ai toujours promis que nous nous défendrions contre toute agression. L'heure est venue de réaliser nos promesses.

Dans cet éloignement momentané, je sais toute la confiance qui doit être faite à l'ardent patriotisme et au magnifique courage des chrétiens et des musulmans d'Algérie.

Tous fidèles à notre chef le Maréchal, vous ferez votre devoir avec un esprit absolu de sacrifice pour défendre notre territoire et sauver l'honneur de la France.

Derrière les grands chefs militaires qui dirigent la défense, vous vous grouperez dans une union parfaite et dans l'amour sacré de la patrie. L'armée d'Afrique continuera ses brillantes traditions et inscrira sur ses drapeaux, ses étendards et ses pavillons de nouveaux titres de gloire.

Le baroud est déclenché, ce sera un baroud de vainqueurs.

Que Dieu nous protège et dirige le succès de nos armes.

CHATEL,
gouverneur général de l'Algérie.

Pertes sanglantes chez les bolcheviks qui tentaient de contre-attaquer

dans le Caucase occidental et dans le secteur du Térek

GRAND QUARTIER GENERAL DU FUEHRER, 8 novembre. — Le haut commandement des forces armées allemandes communique :

Dans le Caucase occidental et dans le secteur du Terek, plusieurs contre-attaques ont été repoussées avec des pertes sanglantes pour l'ennemi. Des positions de départ ont été écrasées par le feu de l'artillerie et de l'aviation.

Au Nord-Est de Mozdok

[illegible]

Attaques concentriques

[illegible]

NOUS SOMMES ATTAQUÉS NOUS NOUS DÉFENDRONS

déclare le Maréchal dans sa réponse à M. Roosevelt

VICHY, 8 novembre. — Des forces américaines et anglaises ont attaqué, ce matin, les côtes de l'Afrique du Nord française.

Le président Roosevelt, dans un message adressé au chef de l'Etat, a prétendu justifier cette agression.

Voici la réponse que vient de lui faire le maréchal de France :

C'est avec stupeur et tristesse que j'ai appris, cette nuit, l'agression de vos troupes contre l'Afrique du Nord.

J'ai lu votre message. Vous y invoquez des prétextes que rien ne justifie. Vous prêtez à vos ennemis des intentions qui ne se sont jamais traduites en actes.

J'ai toujours déclaré que nous défendrions notre Empire s'il était attaqué, vous saviez également que nous le défendrions contre tout agresseur quel qu'il soit. Vous saviez que je tiendrais ma parole.

Dans notre malheur, j'avais, en demandant l'armistice, préservé notre Empire et c'est vous qui, agissant au nom d'un pays auquel tant de souvenirs et de liens nous unissent, venez de prendre une initiative si cruelle.

La France et son honneur sont en jeu. Nous sommes attaqués. Nous nous défendrons. C'est l'ordre que je donne.

LES HEURES D'HISTOIRE

C'est par un bref communiqué, publié à Vichy, et se basant sur les informations parvenues d'Alger à 7 heures du matin qu'on a appris à Paris l'agression anglo-saxonne :

A 2 h. 30, une tentative de débarquement britannique et américaine s'est produite devant Alger, après un violent bombardement.

A 4 heures, les vedettes rapides ennemies ont été repoussées avec pertes.

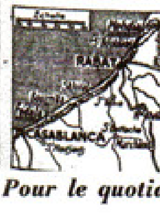
D'autres tentatives de débarquement ont eu lieu sur d'autres points de l'Afrique du Nord, notamment à Oran. Elles se sont partout heurtées à notre défense vigilante, et sont restées infructueuses.

L'amiral Darlan qui est à Alger, le général Juin, commandant en chef de l'armée d'Afrique, ont pris les mesures nécessaires, conformément à l'ordre du Maréchal de France, chef de l'Etat.

Les débarquements au cours de la matinée

[illegible]

[illegible]



L'offensive radiophonique

[illegible]

UN APPEL DU GOUVERNEMENT

VICHY, 8 novembre. — Le gouvernement communique :

Nous demandons aux Français de ne pas se laisser abuser par certaines radios étrangères.

Le gouvernement vous tiendra au courant de tous les événements qui se produiront.

La réponse du Maréchal au président Roosevelt fixe à chacun son devoir. La discipline, le calme et l'union sont nécessaires. L'amiral Darlan est sur place. La France a connu d'autres épreuves. Elle fera face à celle qui nous est infligée par un pays pour lequel le sang français fut jadis versé. L'honneur l'exige.

Voici, au cours de la récente inspection qu'il fit en Afrique du Nord, l'amiral Darlan passant une revue de troupes. Derrière lui se trouvent les généraux Juin et Noguès.
Photo Trampus.

Un discours du Führer

MUNICH, 8 novembre. — Le Führer a pris, aujourd'hui, la parole à Munich, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de 16 nationaux-socialistes de la première heure, tombés le 9 novembre 1923, en combattant pour leur idéal.

Communiqué italien

ROME, 8 novembre. — Le Grand Quartier Général des forces armées italiennes communique :

Dans la journée d'hier des forces cuirassées ennemies considérables ont exercé une forte pression dans la zone de Marsa-Matrouh théâtre de longs et durs combats.

L'aviation de l'Axe a pris part à la bataille en attaquant sans répit des colonnes motorisées et les lignes de ravitaillement de l'adversaire.

Une nouvelle incursion sur Gênes a été effectuée, la nuit dernière, par des formations aériennes qui ont bombardé la ville et le port par vagues successives. Les dégâts sont considérables. Le nombre des victimes n'est pas encore établi.

Des avions britanniques ont également lâché des bombes sans résultat sur la banlieue de Milan, Savone et Cagliari.

« Le Maréchal peut compter sur nous »

répond le général Noguès à un télégramme de M. Pierre Laval

VICHY, 8 novembre. — Le chef du gouvernement a adressé au général Noguès, résident général de France au Maroc, le télégramme suivant :

Je vous adresse, ci-après, le télégramme que le Maréchal, chef de l'Etat, vient d'envoyer au président Roosevelt. Votre devoir est clair, le gouvernement compte sur vous. [illegible]

Voici le texte du télégramme par lequel le général Noguès a répondu au président Laval :

Je réponds à votre télégramme. Grâce au loyalisme de l'ensemble des troupes, après des heures difficiles, la dissidence a pu être réduite. Vous demande de dire au Maréchal qu'il peut compter sur nous. [illegible]

Le général Franco a procédé à des conversations urgentes

MADRID, 8 novembre. — Le chef de l'Etat espagnol a tenu la nuit dernière diverses conférences au Prado. On a vu arriver successivement dans le cabinet du Caudillo le général Jordana, ministre des affaires étrangères et le général Asensio, ministre de la guerre.

Les débarquements de forces britanniques et américaines en Afrique du Nord ont été l'objet des entretiens des hommes politiques espagnols.

Le général Jordana reçoit M. Piétri

MADRID, 8 novembre. — M. François Piétri, ambassadeur de France, a été reçu, ce matin, par le général comte Jordana, ministre [illegible]

LA RELÈVE

Les prisonniers et leurs familles attendent avec espoir l'effort des ouvriers

par Maurice RAMDOUX

[illegible]

(SUITE PAGE 2, COL. 3, 5 et 6)

« Faites confiance à la France à l'Empire et à l'Europe »

s'écrie M. Jacques Doriot sous les acclamations

Le congrès du P. P. F. ayant pris fin samedi au Gaumont-Palace sur le discours de clôture de M. Doriot, un grand meeting devait avoir lieu hier après-midi au Vélodrome d'Hiver où le chef du parti, s'adressant, cette fois, non plus à ses seules troupes mais à un vaste auditoire populaire, aurait à nouveau pris la parole.

En raison des circonstances cette réunion a été annulée. [illegible]

(SUITE PAGE 2, COL. 4 et 5)

Pour le quotidien de Bunau-Varilla le débarquement est « un coup des juifs ». Mais Darlan et Juin ont « bien agi »...